

servit d'asile à son fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppresseurs de sa famille et de sa patrie, et qui imagina qu'il pourrait exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réussissait à s'emparer de Formose. Il l'attaque, et prend à la descente le ministre Hambroeck.

Choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ses compatriotes à capituler, ce républicain se souvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme, et tâche de leur persuader qu'avec beaucoup de constance ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paie sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles qui étaient dans la place. *J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire que, pour me mettre à couvert, j'ai appesanti le joug, et peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp chinois, et le siège commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état, que les munitions de guerre et de bouche n'y fussent pas abondantes, que la garnison fût faible, et que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opi-

niâtre. Forcé au commencement de 1662 de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer furent inutiles ; et l'on fut réduit dans la suite à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourrait paraître singulier qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683 que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais, outre que le caractère soupçonneux de la nation à laquelle cette île appartient ne permettait pas d'espérer de sa part cette complaisance, on peut assurer que ce serait une mauvaise entreprise. Formose n'était un poste important que lorsque les Japonais pouvaient y naviguer, et lorsque ses productions étaient reçues sans restriction au Japon.

Cet empire avait servi en 1600 de refuge à quelques Hollandais qui avaient fait naufrage sur la côte de la province de Bungo : mais ce ne fut qu'en 1609 qu'il reçut des navires de la compagnie.

Depuis près d'un siècle, le gouvernement avait changé au Japon. Presqu'à l'origine de la mo-

vii.
Commerce
des Hollan-
dais avec le
Japon.

Kiusiu, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes, mais qui possède la meilleure rade de l'empire. Là ils sont relégués dans l'île artificielle de Désima élevée dans la rade, et qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent; et la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espèce de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée; et ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires chargés de régler le prix et la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siècle ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin, et que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractère.

Des draps d'Europe, des toiles des Indes, de la soie, du sucre, des cuirs, du verre, des miroirs, du corail, des bois de teinture, quelques épiceries, telles sont les principales marchandises que les Hollandais portent au Japon. On leur y donne en paiement des porcelaines, des vernis, du papier, de l'or, et surtout du cuivre. Ces échanges furent originairement très-importans. Peu à peu ils sont devenus si faibles, qu'il n'est plus expédié annuellement de Batavia qu'un seul navire, dont, suivant la loi, la cargaison ne devait pas s'élever à plus d'un million de livres. Que ce règlement

soit ou ne soit pas exactement observé, on est assuré que le gain n'exède pas cinquante ou soixante mille livres. Il serait plus considérable sans l'obligation imposée à ces navigateurs d'envoyer tous les ans à la capitale de l'empire une ambassade qui éprouve plus de dégoûts et plus d'humiliation qu'on ne saurait dire.

Les agens de la compagnie sont plus heureux que le corps qu'ils servent. Par une hospitalité particulière au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtisanes, qu'ils peuvent garder jusqu'à leur départ. Ces filles ne servent pas seulement à leurs plaisirs, mais encore à leur fortune. C'est par leur ministère qu'ils introduisent dans le pays plusieurs objets d'un grand prix et de peu de volume; c'est par leur ministère qu'ils reçoivent en paiement un or qui, quoique très-fin, n'a dans cette région que huit fois la valeur de l'argent. Tout passe ainsi par les mains de leurs maîtresses, dont l'intelligence et la probité, dans la double négociation, sont généralement attestées.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'empire avec les Hollandais, ne font pas un commerce beaucoup plus étendu; et c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés, tout le temps que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espèce de prison composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, et défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces

précautions contre eux depuis que, parmi les livres de philosophie et de morale qu'ils vendaient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires européens les avaient chargés, à Canton, de les répandre; et l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévèrement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre regarderont toute communication avec les étrangers comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paraît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état s'est ôtée l'unique moyen de s'adoucir elle-même en adoucissant le caractère national. Le Japonais, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avait besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvait seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il fallait l'exercer par les travaux. Son inquiétude devait avoir une carrière libre au-dehors, si l'on craignait qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'âme, qui est dégénérée en fanatisme, se serait exaltée en industrie. La contemplation se serait changée en action, la crainte des peines en amour du plaisir.

Cette haine de la vie qui tourmente le Japonais enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des lois qu'il ronge dans sa rage, aurait cédé dans son âme à la curiosité de courir les mers et de voir les nations. En changeant souvent de place et de climat, il eût insensiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractère; et ce changement était un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; et le Japonais est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Égyptiens, et toutes les nations isolées qui ont été plus fortes, plus grandes et plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étaient imposé. Le genre humain n'a rien gagné dans ces institutions singulières. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens et les lumières de chacune. Enfin, fût-il inutile ou funeste à certains peuples, il était nécessaire aux Japonais. Par le commerce, ils se seraient éclairés à la Chine, humanisés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

Heureusement pour les Hollandais ils furent dédommagés des pertes qu'ils faisaient au Japon par les avantages que leur procuraient les Moluques.

A peine les Portugais s'étaient ouvert ces îles, qu'appuyée de l'autorité de Magellan, l'Espagne forma des prétentions sur elles. On entra en né-

viii.
Les Moluques subissent le joug des Hollandais.

narchie, un général, sous le nom de Cubo, eut la disposition absolue des troupes. Comme il était à craindre qu'un ambitieux n'abusât d'un si grand moyen d'usurpation, les dairis contractèrent l'habitude de conférer cette dignité à quelqu'un de leurs enfans, ou à celui de leurs proches sur l'attachement duquel ils pouvaient le plus sûrement compter. Avec le temps, le commandement de la milice tomba dans des mains faibles, et la plupart des gouverneurs de provinces saisirent, pour se rendre indépendans, l'occasion qu'un heureux hasard leur présentait. Taycosama, parvenu à la tête des armées, fit tout rentrer dans la soumission; mais il n'avait vaincu que pour lui. Laissant aux anciens souverains le seul droit de régler le culte, il s'appropriâ une autorité entière sur tout le reste. L'état eut alors deux empereurs, l'un religieux, résidant à Méaco; l'autre civil, régnant à Iedo. Le comble de la tyrannie est d'établir le despotisme par les lois. Taycosama fit plus encore; il le cimentâ par des lois sanguinaires. Sa législation ne fut qu'un code criminel où l'on ne voyait que des échafauds, des supplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonais vit l'esclavage, il prit les armes : le sang coula dans tout l'empire; et quoiqu'il semble que la liberté doive être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce quand elle eut à se venger. Une inquisition publique et secrète consterna les ci-

toyens : ils devinrent espions, délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appelèrent crimes d'état, et les discours imprudens crimes de lèse-majesté. La persécution fut érigée en législation. Il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang; et des pères rebelles donnèrent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siècle, qu'un cachot rempli de criminels, et un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, était entouré de gibets. Les sujets étaient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchaient souvent par des crimes, qui, sous le despotisme, ne pouvaient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissaient de leur esclavage ou se vengeaient de la tyrannie en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver vint les aider à souffrir : ce fut le christianisme, que les Portugais leur avaient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonais le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchaient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchait à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle était trop simple, trop raisonnable cette doctrine pour des insulaires dont l'imagination naturellement inquiète était encore exaltée par les cruautés du gouvernement.

Quelques dogmes du christianisme assez semblables à ceux des Budsoïstes, le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnèrent des prosélytes aux missionnaires portugais. Mais, indépendamment de cette conformité, on se serait fait chrétien au Japon seulement par haine du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devait plaire aux familles détronées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un dieu étranger que n'aimait pas le tyran. Alors Taycosama leva en 1597 un sceptre de fer, et frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, et la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des bûchers, et des millions de victimes s'y précipitèrent. Les empereurs du Japon enchérèrent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du sang innocent des martyrs. Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de sédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province d'Arima, s'armèrent au nom et pour le nom de *Christ* : ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en survécut pas un seul au carnage excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étaient soutenus durant toute cette grande crise. Cependant, depuis long-temps, le gouvernement et le peuple étaient mécontents

d'eux. Ils s'étaient rendus suspects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secrètes; et odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais, comme on avait pris l'habitude des marchandises qu'ils apportaient, et qu'on n'avait point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandais, qui depuis quelque temps étaient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrâce. Comme ces républicains n'avaient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement; qu'ils avaient prêté leur artillerie contre les chrétiens; qu'on les voyait en guerre avec la nation proscrire; que l'opinion de leurs forces n'était pas établie; qu'ils paraissaient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue et de domination les eût saisis, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance japonaise, ils furent dépouillés de la liberté et des privilèges dont ils jouissaient.

Depuis 1641, ils ne peuvent aborder qu'à Nangasaki, cité peu riche et de grandeur médiocre, située sur un sol ingrat, au trente-deuxième degré trente-six minutes latitude nord, dans l'île de